



Le mythe des Bédouins à l'aube du XIXe siècle: l'exemple de Dom Raphaël de Monachis

Sarga Moussa

► To cite this version:

Sarga Moussa. Le mythe des Bédouins à l'aube du XIXe siècle: l'exemple de Dom Raphaël de Monachis. Le Livre du monde et le monde des livres, PUPS, pp.847-857, 2012. <hal-00910047>

HAL Id: hal-00910047

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00910047>

Submitted on 1 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le mythe des Bédouins à l'aube du XIX^e siècle : l'exemple de Dom Raphaël de Monachis

Dom Raphaël de Monachis, de son vrai nom Antûn Zakhûr, né au Caire en 1759, dans une famille de rite grec catholique, est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Les Bédouins ou Arabes du désert*, publié en 3 volumes, à Paris, en 1816, par les soins d'un élève de l'École Spéciale des Langues orientales (l'ancêtre de l'INALCO), un certain Mayeux¹. Avant de revenir sur ce texte, il faut dire quelques mots de Dom Raphaël et sur ceux qui, avant lui, ont parlé des Bédouins. Ordonné prêtre en 1785, après un séjour de plusieurs années à Rome, où il étudie le grec et le latin, Dom Raphaël sert d'interprète auprès de l'Institut d'Égypte, créé par Bonaparte en 1798. Celui-ci lui confie notamment la traduction des documents officiels nécessaires à la mise en place de l'administration française au Caire. Il se lie avec Joseph Fourier (secrétaire perpétuel de l'Institut d'Égypte), lequel intervint plus tard, auprès de Fouché, pour que Dom Raphaël obtienne un poste en France. De fait, il fut nommé professeur-adjoint de langue arabe auprès de Silvestre de Sacy, et c'est pour lui que fut créée la première chaire d'arabe dialectal à l'École des Langues orientales, en 1803.

La carrière de Dom Raphaël ne s'arrête pas là. Il fut l'un des initiateurs de Champollion (on sait qu'il lui faisait traduire notamment des fables de La Fontaine en arabe), et il traduisit lui-même différents documents politiques, juridiques et médicaux. Il rédigea aussi des poèmes et des romans, et il collabora à la *Description de l'Égypte*. Mais, à la chute de l'Empire, son salaire étant fortement diminué, il est contraint à la démission. Il quitte donc la France en 1816, laissant un manuscrit sur les

¹ *Les Bédouins ou Arabes du désert*, « ouvrage publié d'après les notes inédites de Dom Raphaël, sur les mœurs, usages, lois, coutumes civiles et religieuses de ces peuples, par F. J. Mayeux, et orné de 24 figures dessinées par F. Massard », Paris, Ferra jeune, 1816, 3 vol. On trouvera une notice biographique bien documentée et due à Arlette Tadié, concernant Dom Raphaël, dans *Langues'0, 1795-1995. Deux siècles d'histoire de l'École des langues orientales*, textes réunis par Pierre Labrousse, Paris, Éditions Hervas, 1995, p. 61-66. D'après Matti Moosa, il existerait une version arabe (*al-Badou aw Arab al-Sahra*) dont *Les Bédouins...* seraient la traduction (*The Origins of Modern Arab Fiction*, Connecticut, Three Continents Press, 1983, p. 71). La question de la langue dans laquelle ces notes ont été initialement rédigées reste cependant encore à clarifier. Dom Raphaël est évoqué brièvement par Abdallah Naaman dans *Histoire des Orientaux de France du 1^{er} au XX^e siècle* (Paris, Ellipse, 2004, p. 78-79), et par Daniel L. Newman dans l'introduction de son édition de Rifâ'a al-Tahtawi, *An Imam in Paris. Account of a Stay in France by an Egyptian Cleric (1826-1831)* (Londres, Saqi, 2004, p. 22-23). Pour une mise en perspective de Raphaël de Monachis, voir la très riche synthèse de Daniel Lançon (*L'Égypte littéraire de 1776 à 1882*, Paris, Geuthner, 2007, p. 420-421), que je remercie pour les différentes références bibliographiques qu'il m'a communiquées.

Bédouins qui fut édité, la même année, par Mayeux, dont on imagine qu'il a pu être un élève de Dom Raphaël. De retour en Égypte, ce dernier se met au service de Méhémet-Ali. Grâce à sa connaissance de l'italien et du français, il rédige des traductions et, à partir de 1827, des comptes rendus des travaux de l'École de médecine d'Abou-Zabel. Il meurt au Caire en 1831, laissant une œuvre encore largement méconnue². Dom Raphaël, « premier littérateur biculturel d'Égypte », selon la formule de Daniel Lançon³, aura donc vécu à la fois en Orient et en Europe. On peut imaginer que ses notes ont été rédigées, au moins pour leur premier jet, à l'époque de l'expédition de Bonaparte, sans qu'on sache si leur auteur a pu véritablement fréquenter des tribus nomades – cela ne devait en tout cas pas aller de soi pour un citoyen. Il est vrai que sa « qualité » d'Oriental lui a sans doute conféré une autorité particulière, du point de vue européen, pour s'exprimer sur les Bédouins, et c'est certainement à ce titre que son ouvrage, l'un des tout premiers en langue française à être entièrement consacré aux Arabes nomades, a dû être lu sous la Restauration. Mais ne nous y trompons pas : Dom Raphaël est un érudit plus qu'un homme de terrain, et son ethnographie du monde bédouin est à tout le moins tributaire de certaines lectures.

L'image des Bédouins avant Dom Raphaël

Dom Raphaël mentionne, dès les premières pages de son ouvrage, le chevalier d'Arvieux, dont le *Voyage* (1717), et surtout les *Mémoires* (1735), tous deux publiés de manière posthume, constituent une source importante du savoir sur les Arabes nomades tout un long du XVIII^e siècle. Tout en accusant d'Arvieux d'avoir confondu les nomades vivant près d'Alexandrie, donc déjà partiellement sédentarisés, avec les « vrais » Bédouins, Dom Raphaël loue l'« exactitude » de sa peinture des tribus de Syrie⁴. De fait, Laurent d'Arvieux avait séjourné plusieurs années en Orient, notamment en tant que consul, et il s'était rendu en 1664 auprès de l'émir Turabey, dont la tribu se trouvait près du Mont-Carmel. Il raconte ainsi comment, s'étant laissé pousser la barbe et habillé à l'orientale, il s'était présenté, muni de présents, au camp de l'émir, où le voyageur semble avoir passé quelque temps, et où sa connaissance de l'arabe lui permit de rassembler beaucoup

2 Je suis, pour ce résumé biographique, les informations données par A. Tadié dans *Langues '0, 1795-1995...*, *op. cit.*

3 D. Lançon, *L'Égypte littéraire*, *op. cit.*, p. 420.

4 Dom Raphaël, *Les Bédouins*, *op. cit.*, t. I, p. 9. Sur d'Arvieux, voir également t. II, p. 88.

d'informations sur le monde encore peu connu des nomades de Palestine⁵.

L'image des Bédouins, à l'époque où d'Arvieux se trouve en Syrie, est encore très largement négative : aux yeux de la plupart des voyageurs européens, ce sont des pillards, des sauvages, voire des espèces de diables qui peuplent un espace (le désert) apparaissant lui-même comme l'envers de la civilisation⁶. Très conscient de ces stéréotypes, d'Arvieux (ou le rédacteur de ses *Mémoires*, le père Labat), prend à cœur de les contester. Il écrit ainsi, au début du chapitre intitulé « Des mœurs des Arabes » : « On se trompe grossièrement quand on prend les Arabes pour des gens impolis, grossiers, brutaux, injustes, violents, sans fidélité, sans sentimens⁷. » Au-delà de la durée incertaine de ce séjour que d'Arvieux dit avoir accompli au sein d'une tribu de Bédouins, il faut remarquer qu'avec ce texte, et quelques autres à la même époque (notamment *La Vie de Mahomed* de Boulainvilliers, paru également de manière posthume en 1730), un nouveau discours émerge sur les Arabes nomades, qui fait de ceux-ci des êtres parfaitement civilisés (l'émir Turabey accueille avec une courtoisie parfaite d'Arvieux), voire beaucoup plus hospitaliers et généreux que les hôteliers européens qui « écorchent les voyageurs », comme dit d'Arvieux⁸. Le fait même que les Bédouins soient un peuple sans archives apparaît aux yeux de ce dernier comme une qualité : « Leur ignorance conserve l'union et la paix parmi eux, ils vivent dans une heureuse simplicité, et quoiqu'ils ne manquent pas de politique, on n'en voit point qui se dessèchent la cervelle à force de raffiner sur la conduite des autres⁹. » Les Bédouins ne sont donc pas de « bons Sauvages », mais ils échappent cependant à

5 Sur Laurent d'Arvieux, voir Warren Hamilton Lewis, *Levantine Adventurer. The Travels and Missions of the Chevalier d'Arvieux (1653-1697)*, London, Andre Deutsch, 1962 ; Régine Goutalier, *Le Chevalier d'Arvieux. Laurent le Magnifique. Un humaniste de belle humeur*, Paris, L'Harmattan, 1997 ; la thèse remarquable de Vanezia Parlea (Université de Bucarest, 2011), « Voyage et découverte de l'autre chez le chevalier d'Arvieux », à paraître, fait le point sur cet auteur encore peu connu.

6 Voir Sarga Moussa, « Le Bédouin, le voyageur et le philosophe », dans *Dix-huitième siècle*, n° 28, 1996, p. 141-158 ; ce texte avait fait l'objet d'une communication préalable dans le cadre du Centre de Recherche sur la Littérature des Voyages animé par François Moureau, que je remercie ici pour les différentes collaborations scientifiques auxquelles il m'a associé et qui m'ont permis de progresser dans ma propre réflexion sur l'orientalisme des voyageurs.

7 *Mémoires du chevalier d'Arvieux...*, mis en ordre par le R. P. Jean-Baptiste Labat, Paris, Delespine, 1735, t. III, p. 188 (chap. XI).

8 *Ibid.*, t. III, p. 185 (chap. X).

9 *Ibid.*, t. III, p. 153 (chap. VII).

une civilisation européenne dont la prééminence, déjà avant Rousseau, est mise en cause à travers la confrontation avec les peuples étrangers que suscitent les récits des voyageurs.

L'un de ceux qui seront le plus lus à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle est le *Voyage en Syrie et en Égypte* (1787) de Volney. Le très rationnel idéologue¹⁰, qui prétend dans sa préface avoir un « amour impartial de la vérité » et s'être « interdit tout tableau d'imagination¹¹ », n'en donne pas moins une image parfois très idéalisée des tribus d'Arabes nomades qu'il a pu côtoyer, entre 1784 et 1785, sans toutefois avoir pénétré bien loin dans le désert. Les Bédouines allant, « la cruche sur la tête et le voile sur le visage, puiser l'eau à la fontaine », lui font penser à « l'état dépeint par Homère, et par la Genèse dans l'histoire d'Abraham¹² ». Le goût des Arabes nomades pour les contes évoque pour lui les *Mille et une nuits*¹³. Au-delà de ces références littéraires, c'est tout un imaginaire de l'égalité et du partage que révèle la rencontre de Volney avec une société vivant dans une extrême simplicité¹⁴. On sent, dans cette seconde moitié du XVIII^e siècle où la critique sociale se fait parfois insistante, une véritable tentation de l'ailleurs, en tout cas le désir de présenter un modèle de société différent de celui qui a cours dans la France monarchique d'Ancien Régime. Après avoir loué, chez les Bédouins, leur « parfaite tolérance » (une valeur capitale pour Voltaire, à qui Volney doit, semble-t-il, son pseudonyme), le narrateur du *Voyage en Syrie et en Égypte* fait tenir à un cheikh les propos suivants : « Puisque tu n'as pas d'aversion pour nos mœurs, puisque tu sais porter la lance et courir un cheval comme un Bédouin, reste parmi nous¹⁵. »

10 Voir Jean Gaulmier, *L'Idéologue Volney*, Beyrouth, Imprimerie catholique, 1951, et, du même, *Un grand témoin de la Révolution et de l'Empire : Volney*, Paris, Hachette, 1970. J. Gaulmier a également procuré une édition annotée et présentée du *Voyage en Égypte et en Syrie* (titre sous lequel ce récit de voyage fut régulièrement réédité à partir de 1820), Paris-La Haye, Mouton, 1959. Pour une mise en perspective de Volney, voir Jean Roussel (dir.), *Volney et les Idéologues*, Presses universitaires d'Angers, 1988 ; Nicole Hafid-Martin, *Voyage et connaissance au tournant des Lumières (1780-1820)*, Oxford, Voltaire Foundation (SVEC 334), 1995, en particulier chap. 5 ; enfin D. Lançon, *op. cit.*, p. 235 et suiv.

11 Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, dans *Œuvres*, t. III, éd. Anne Deneys-Tunney et Henry Deneys, Paris, Fayard, 1998, p. 13.

12 *Ibid.*, p. 293.

13 *Ibid.*, p. 294.

14 *Ibid.*, p. 293-294.

15 *Ibid.*, p. 299.

On ne sait pas si Dom Raphaël a lu Volney, – il ne le dit pas, en tout cas, dans *Les Bédouins*. Mais c'est fort probable, d'autant qu'on sait que le *Voyage en Syrie et en Égypte* a servi de « guide » pour Bonaparte, avec qui Dom Raphaël entra en contact dès l'arrivée de ce dernier au Caire. D'autre part, on sait également que Dom Raphaël fournit des informations sur les tribus arabes aux savants qui collaborèrent à la *Description de l'Égypte*, le grand ouvrage paru, sous la direction de Jomard, à partir de 1809. Enfin, Dom Raphaël devint dès 1798 le premier interprète et le principal collaborateur de Fourier¹⁶. Il fut donc, avant même son arrivée en France, au contact d'un milieu intellectuel qui dut favoriser la lecture d'ouvrages comme les *Mémoires* du chevalier d'Arvieux ou le *Voyage* de Volney. Tout se passe en tout cas, dans un premier temps, comme si Dom Raphaël, en tant qu'auteur égyptien (c'est-à-dire susceptible de fournir une information supposée directe sur son pays), se positionnait implicitement par rapport à ses deux prédécesseurs, – mais pour donner, comme on va le voir, une image à double face des Bédouins.

Eux et nous

Voici comment, dans la seconde partie de son ouvrage, Dom Raphaël décrit la conduite des Arabes nomades envers les voyageurs : « Lorsqu'un Bédouin découvre un voyageur dans le Désert, il accourt ; et du plus loin qu'il peut se faire entendre, lui commande de s'arrêter : il le joint, lui appuie sa lance sur la poitrine : 'Dépouille-toi, dit-il, ou je te tue.'¹⁷ » Alors que d'Arvieux et Volney insistaient sur le rituel d'hospitalité chez les Bédouins, sur l'importance du partage, enfin sur l'accueil dont ils avaient fait l'objet dans les tribus nomades qu'ils avaient rencontrées, Dom Raphaël renoue avec l'imagerie ancienne du Bédouin pillard, lequel, au lieu de secourir charitablement son prochain, profite de la situation de faiblesse du voyageur dans le désert pour le dépouiller. Et, s'il ne l'abandonne pas nu au milieu des sables, c'est pour retarder seulement le moment de s'emparer de ses biens, sous prétexte de récompense :

Vous arrivez dans une de ces tribus ; vous êtes reçu comme partout ailleurs, mieux s'il est possible, car rien n'est plus affectueux que l'amitié feinte. [...]. Enfin le départ est fixé ; l'instant arrive ; vous êtes prêt ; vous

¹⁶ Je renvoie, pour ces informations biographiques, à la notice déjà citée d'A. Tadié (voir *supra*, n. 1). Voir par ailleurs mon article « L'image des Bédouins dans la *Description de l'Égypte* », dans *Égypte / Monde arabe*, n° 24, 4^e trim. 1995, p. 87-111.

¹⁷ Dom Raphaël, *Les Bédouins*, *op. cit.*, t. II, p. 5.

prenez congé de votre hôte ; vous allez le quitter... Doucement, avant que de se séparer de vous, il lui reste un mot à vous dire ; il prend la parole et s'énonce [*sic*] en ces termes : « Mon frère, tu pars, tu vas traverser les déserts, tu vas tomber sans doute entre les mains d'Arabes malfaisants, tu seras dépouillé par eux : écoute, c'est un malheur que nous voulons prévenir. Permets donc que nous prenions le bagage qu'ils t'enlèveraient : nous t'avons reçu ; nous t'avons nourri, logé, honoré ; n'est-il pas juste que ton bien soit notre récompense plutôt que la proie de gens qui n'ont rien fait pour toi ?¹⁸ »

Loin d'apparaître comme dépositaire du sens antique de l'accueil de l'étranger, ce Bédouin retors pervertit la notion même d'hospitalité, transformée en valeur marchande, pour donner un semblant de justification à ce qui n'est finalement rien d'autre que du vol. L'image de l'Arabe nomade que donne Dom Raphaël, dans un premier temps, est donc celle d'un hypocrite, d'un faux civilisé.

Sorte d'anti-chrétiens (ils violent allégrement l'interdit biblique « Tu ne déroberas point »), les Bédouins n'en sont pas pour autant de bons musulmans. Dom Raphaël les accuse de ne rien connaître au Coran et de ne pratiquer, parmi les préceptes de l'islam, « que la profession de foi et la circoncision¹⁹ ». Ce sont au fond, pour lui, de dangereux athées, c'est-à-dire des êtres immoraux et malfaisants, comme en témoignerait leur comportement radicalement hostile à tout respect des règles de la vie en société :

Ils ne sont rien, si nous scrutons leur conscience. Eh ! quelle peut être l'idée d'un Dieu rémunérateur chez des hommes qui dépouillent le passant sans scrupule ; qui l'assassinent au besoin pour s'emparer de sa fortune ; qui se font avec l'étranger un jeu de violer les sermens les plus saints [...] ? Quiconque a la crainte de Dieu respecte, aime et protège ses créatures, sans distinction de patrie : les habitans d'un pôle et de l'autre sont frères devant la Divinité²⁰.

Si cet humanisme chrétien permettra à Lamartine, dans son *Voyage en Orient* (1835), de louer chez le peuple turc sa piété « évangélique²¹ », *a contrario*, l'absence supposée de religion, chez les Bédouins, constitue pour Dom Raphaël un obstacle à l'idée d'une fraternité humaine qui dépasserait les clivages religieux. Mais ce qui, chez ce dernier, représente véritablement le point de rupture, et qui « sépare les

¹⁸ *Ibid.*, t. II, p. 7-9.

¹⁹ *Ibid.*, t. III, p. 116.

²⁰ *Ibid.*, t. III, p. 114-115.

²¹ Voir notre *Relation orientale*, Paris, Klincksieck, 1995, chap. 5.

Bédouins du reste de la terre », c'est leur « amour d'une liberté sans bornes », considéré comme un « obstacle éternel à leur civilisation²² ».

Dom Raphaël, ici, se distancie clairement de l'image idéalisée des Arabes nomades transmise par ses prédécesseurs. Car, aussi bien chez d'Arvieux que chez Volney, les Bédouins étaient représentés non pas comme des anti-civilisés, mais au contraire comme l'incarnation d'une *civilité* exemplaire (hospitalité, générosité, tolérance...). Symétriquement, Dom Raphaël rejoint la visée *civilisatrice* sur laquelle repose toute l'expédition de Bonaparte (il s'agissait de rendre les lumières à une Égypte devenue barbare à la suite de siècles de « despotisme » turco-mamelouk), en même temps qu'elle traduit aussi, sans doute, le regard hostile du citadin arabe à l'égard du nomade, vite réduit au stéréotype du dangereux pillard²³.

Le retour du mythe bédouin

Est-ce à dire, pour autant, que Dom Raphaël ait une vision totalement antagoniste des Bédouins ? Il serait injuste de le prétendre, et il faut se donner la peine de lire ces notes dans leur ensemble pour s'apercevoir que les choses sont plus complexes qu'il n'y paraissait au premier abord. Dom Raphaël avait d'ailleurs qualifié l'Arabe nomade d'« assemblage singulier de vertus et de vices²⁴ », ou encore de « mixte qui participe des méchants et des bons²⁵ », – des formules qui font penser au *Neveu de Rameau* de Diderot, et qu'on trouvait également, associées aux Bédouins, chez un collaborateur de l'*Encyclopédie* comme Turpin²⁶.

22 Dom Raphaël, *Les Bédouins...*, *op. cit.*, t. III, p. 84-85.

23 C'est le cas, par exemple, chez Jabarti, contemporain de Dom Raphaël : « Ainsi en était-il également des Bédouins, qui faisaient des razzias dans tous les coins. L'Égypte était plongée, depuis le haut jusqu'au bas, dans le meurtre, le vol, l'insécurité des routes, la violence, le pillage des biens, la destruction des récoltes et toutes sortes de maux incalculables » (Abd-al-Rachman al-Jabarti, *Journal d'un notable du Caire durant l'expédition française*, trad. Joseph Cuoq, Paris, A. Michel, 1979, p. 31 ; ce passage est daté du 15 juillet 1798).

24 Dom Raphaël, *Les Bédouins...*, *op. cit.*, t. II, p. 4.

25 *Ibid.*, t. II, p. 21.

26 « Ils ont des vertus qui semblent incompatibles avec leurs vices [...]. Quand on voit ce peuple réunir les vertus et les vices qui semblent les plus incompatibles, on est presque tenté de croire qu'il a deux natures ; mais c'est par cette opposition qu'il ressemble au reste des hommes, qui sont un assemblage de grandeur et de faiblesse, et dont le caractère du matin est démenti par celui du soir » (article « ARABES (*Histoire des*) », dans *Encyclopédie* Diderot-d'Alembert, Supplément, t. I [1776], p. 500-501). François-Henri Turpin, auteur de cet article, a par ailleurs publié une *Histoire de la vie de Mahomet* (1773-1779).

C'était déjà une façon de subvertir, de l'intérieur, la traditionnelle opposition entre *civilisation* et *sauvagerie*, laquelle recoupe, ici, le clivage *sédentarité/nomadisme*. Mais Dom Raphaël va plus loin, dans la mesure où l'on trouve, dans son ouvrage, des considérations qui sont totalement en accord avec le mythe bédouin, tel qu'on l'a évoqué avec les exemples de d'Arvieux et de Volney. Ainsi, au début du tome III, il décrit les tentes arabes de la façon suivante :

Ces palais du premier âge qui suivent leurs maîtres en tous lieux, sont en parfaite harmonie avec la simplicité de l'ameublement ; et dans l'intérieur comme au-dehors, rien ne contraste avec les mœurs arabes à l'aspect de ces habitations, l'imagination recule devant la chaîne des siècles, et se place au règne des patriarches²⁷.

Renouant avec un imaginaire biblique qui considère des Bédouins les descendants d'Abraham, Dom Raphaël fait du même coup tomber la barrière qu'il avait lui-même érigée entre « eux » et « nous ». Les Arabes nomades ont beau être des musulmans, par ailleurs peu rigoristes, ils n'en sont pas moins des sémites, et apparaissent ainsi comme les cousins des peuples judéo-chrétiens.

Cet imaginaire primitiviste se retrouve sous une autre forme, dans l'ouvrage de Dom Raphaël, lorsqu'il est question des valeurs attribuées aux Bédouins. Il y a d'abord la générosité : « Qu'un homme, étranger ou non, se présente à eux, en récitant quelques vers, soit à leur louage, soit en forme de prière, s'ils n'ont rien de superflu à lui offrir, ils se dépouillent de leurs propres vêtements en sa faveur²⁸. » Les Arabes nomades ne sont donc pas de purs sauvages, des êtres toujours cruels et perfides, comme aurait pu le faire croire l'image du pillard qui leur est si souvent associée. Une simple prière permet d'inverser leur comportement hostile et de les transformer en modèle de charité. Dom Raphaël loue par ailleurs la « gandeur d'âme » des Bédouins : « Elle désarme leur colère dans son plus violent accès, prévient leur vengeance, enfante de belles actions, répare quelquefois les mauvaises ; elle change les Arabes du noir au blanc²⁹. » Là aussi, les valeurs chrétiennes auxquelles Dom Raphaël est attaché, comme la notion de pardon, peuvent se retrouver chez ceux-là même qu'on aurait imaginé dans une situation d'altérité irréductible. Mieux encore : le courage à la guerre, dont notre auteur fait

27 Dom Raphaël, *Les Bédouins...*, *op. cit.*, t. III, p. 29-30. Voir également un peu plus loin, à propos de la stérilité : « Les Bédouins, dont les opinions se rencontrent souvent avec celles des anciens Hébreux, considèrent ce malheur comme un opprobre » (*ibid.*, t. III, p. 161-162).

28 *Ibid.*, t. II, p. 68.

29 *Ibid.*, t. III, p. 99.

une des qualités incontestables des Bédouins, apparaît à l'évidence comme l'équivalent des vertus chevaleresques issues du Moyen Âge :

Pour eux, combattre est un devoir ; mourir les armes à la main, un droit à l'immortalité. « Plût à Dieu, disent-ils d'un homme expirant sur son lit de souffrance, plût à Dieu qu'il ait trouvé le trépas au champ d'honneur. » Sous ce point de vue, ce sont les Français d'Orient³⁰.

Les Arabes nomades sont donc non seulement capables de bonnes actions, comme tous les autres hommes, mais ils sont susceptibles d'être héroïsés et de constituer une figure épique idéalisée, à laquelle un collaborateur et admirateur de Bonaparte comme Dom Raphaël devait être sensible. Ce type de projection consistant à voir dans l'ailleurs les traces d'un passé idéalisé sera d'ailleurs promis à un bel avenir dans la littérature française à l'époque romantique³¹.

La dimension primitiviste de cet imaginaire est encore plus nette dans les considérations que Dom Raphaël consacre à la parole des Bédouins, dont il considère, comme l'auteur de *l'Essai sur l'origine des langues*³², qu'elle relève d'une langue primitive qui a conservé toutes ses qualités :

Les Arabes n'ont peut-être pas la moindre théorie du langage ; cependant, rien n'égale la pureté, la grâce, l'énergie, de leur diction. [...]. C'est une chose admirable que des peuples à demi-barbares aient conservé sans altération, jusqu'à ce jour, une langue que les nations civilisées qui la parlent estropient à sa [*sic*] guise. Il faut observer, par une conséquence naturelle de la corruption du langage dans les villes, que les Arabes qui les fréquentent parlent moins bien que les Arabes éternellement confinés dans le Désert³³.

30 *Ibid.*, t. III, p. 112.

31 On pense ici à Lamartine, qui écrivait dans son *Voyage en Orient* que les Bédouins constituaient la « civilisation d'où la chevalerie nous est née » (éd. Sarga Moussa, Paris, Champion, 2000, p. 615), – notons le mot *civilisation*, qui indique bien le reversement de perspective en train de s'accomplir, au début du XIX^e siècle, quant à la représentation des Arabes nomades : ceux-ci deviennent dépositaires des valeurs dont un aristocrate comme Lamartine se montre nostalgique après la coupure révolutionnaire.

32 Dans une note où il discute des « caractères distinctifs de la première langue, Rousseau écrit : « On dit que l'Arabe a plus de mille mots différens pour dire un *chameau*, plus de cent pour dire un *glaive*. Etc. » (Jean-Jacques Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, éd. Jean Starobinski, Paris, Gallimard, « Folio », 1990, p. 71).

33 Dom Raphaël, *Les Bédouins...*, *op. cit.*, t. III, p. 191-192.

Dom Raphaël a-t-il lu Rousseau ? Réagit-il ici en tant que locuteur arabe sensible à l'expression orale des Bédouins³⁴ ? Toujours est-il que ceux-ci sont susceptibles d'apparaître, parmi d'autres peuples « sauvages », comme une figure de l'origine dans laquelle peuvent se reconnaître des citoyens en quête d'une « nature » primitive, qu'ils soient d'ailleurs occidentaux ou orientaux, puisque l'opposition principale qui fonde ce mythe est le couple ville/désert. Aller à la rencontre des Arabes nomades, que ce soit dans la réalité ou à travers les livres, constitue bien, ici, une façon de remonter imaginativement dans son propre passé, de construire une filiation, donc une identité.

L'image des Bédouins, chez Dom Raphaël, est donc à deux faces. Le versant dépréciatif relève d'une vieille stéréotypie sur les peuples « barbares » ou « sauvages », sorte d'abstraction négative de la « civilisation », véritable incarnation du *non-moi* qui relève, à l'évidence, d'une forme d'ethnocentrisme. Dans la mesure où il s'agit d'Arabes musulmans, on serait tenté, avec Edward Saïd, de parler de « discours orientaliste³⁵ ». La théorie qui sous-tend cette analyse pose cependant deux problèmes, si on tente de l'appliquer à Dom Raphaël. Il faut d'abord observer que ce dernier est un Oriental, fût-il acquis à la cause des Français en Égypte. Il faudrait donc, pour valider une approche « saïdienne » de notre corpus, y adjoindre un corollaire important, à savoir que l'« orientalisme » n'est pas que le résultat de la construction d'un « savoir » occidental sur l'Orient, mais qu'il existe aussi, à l'intérieur même de l'Orient, un discours qui repose sur le même type d'aveuglement, impliquant le même rejet de l'autre, et parfois la même volonté de domination de celui-ci : la peur de la « sauvagerie » nomade menaçant la « civilisation » des Arabes sédentaires existe déjà chez l'historien et philosophe Ibn Khaldûn (XIV^e siècle), dont on peut d'ailleurs supposer que Dom Raphaël a eu connaissance en Égypte, bien avant la première traduction française des *Prolégomènes*, qui ne date que du Second Empire.

Le deuxième problème que pose la notion de « discours orientaliste » est son caractère extrêmement généralisant. Or, Dom Rapahaël produit

34 Il existe d'ailleurs dans la littérature préislamique une figure du « Bédouin idéal » dépositaire de la pure poésie (voir Nadia Angheliescu, *Langage et culture dans la civilisation arabe*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 148-149). Cette hypothèse d'une imagerie arabe n'exclut du reste pas que Dom Raphaël ait trouvé par ailleurs en Rousseau (ou dans l'un de ses épigones) un appui « théorique ». À moins qu'il ne s'agisse d'une intervention de Mayeux, qui a rassemblé ces notes ?

35 Edward Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. fr. par Catherine Malamoud, Paris, Éditions du Seuil, 1980 (rééd. 2005).

également, à la suite de d'Arvieux et de Volney, un mythe primitiviste et idéalisant sur les Bédouins, mythe qui ne se laisse réduire ni à une forme superficielle d'exotisme, ni à un « discours orientaliste » dont les implications politiques seraient de type impérialiste, – au contraire, même, puisque le mythe bédouin peut apparaître comme une critique indirecte de la « civilisation » occidentale.

Comment, par conséquent, expliquer cette double image des Arabes nomades ? Plusieurs explications sont possibles, qui ne s'excluent d'ailleurs nullement. La première raison qu'on pourrait avancer tient peut-être à la dualité énonciative de l'ouvrage en question : rédigé à partir des notes prises par Dom Raphaël, *Les Bédouins ou Arabes du désert* n'en est pas moins publié par Mayeux, en 1816, après le départ de l'auteur. Mais l'identité complexe de Dom Raphaël lui-même, chrétien d'Orient francophile, lettré « nomade » ayant vécu en Égypte, en Syrie, en Italie et en France, lecteur, traducteur et écrivain en plusieurs langues, ne saurait être étrangère à des formes de représentations hybrides.

Même si notre auteur peut paraître un cas particulier (encore qu'il existe d'autres exemples, à son époque, d'écrivains égyptiens s'étant établis en France, comme le poète Joseph Agoub), il annonce en réalité toute une dimension interculturelle qui se développera, en particulier dans la littérature de voyage du XIX^e siècle. L'interculturalité est ici à entendre au sens d'un champ culturel dynamique dans lequel peuvent s'exprimer, fût-ce sous forme contradictoire, une *pluralité* de discours sur un même objet. Ainsi, il faut admettre que le livre de Dom Raphaël sur les Bédouins comporte à la fois un discours sur la sauvagerie nomade et un mythe idéalisant de l'origine. Dès lors, la tâche du critique consiste moins à harmoniser les contraires, ou à tenter de les dépasser en une synthèse, qu'à mettre en évidence des *tensions* internes renvoyant à la société qui les produit. Mais de quelle(s) société(s) s'agit-il ? Il faut, à l'évidence, prendre simultanément en compte *deux mondes*, ceux auxquels appartient notre auteur, dont l'expérience orientale et occidentale a toutes les chances de se situer dans un entre-deux, – ou dans un « nulle part », comme l'aurait peut-être dit Edward Saïd dans sa belle autobiographie *Out of place*.

Dom Raphaël n'est pas plus proche des Bédouins parce qu'il est un Oriental. Inversement, un voyageur français peut parfaitement rêver (et faire rêver) à une sorte de passage de l'autre côté du miroir. Par sa biculturalité, notre auteur, dont la production appartient aussi bien à la littérature française qu'à la littérature égyptienne, ne fait que révéler l'ambiguïté fondamentale (mélange de peur et de désir) du rapport à l'altérité qui résulte, de part et d'autre de la Méditerranée, de la mise en contact, tout à la fois brutale et féconde, de l'Orient et de l'Occident à la suite de l'expédition de Bonaparte.

Sarga MOUSSA
CNRS (UMR LIRE)
Université de Lyon